

Quelles formes l'exercice de la solidarité prend-il aujourd'hui dans l'Eglise ?

Intervention dans le cadre de « l'année Nicodème »

Institut Catholique de Paris mai 2011

(plan ; texte complet ci-dessous)

Introduction

Pour répondre à la question parcourir l'histoire à grandes enjambées pour

- évaluer l'importance des formes de solidarité dans l'histoire de l'Eglise
- repérer les évolutions, qui s'accompagnent de l'apparition de termes nouveaux (solidarité, option pour les pauvres par ex.).
- Aider à nommer des points d'attention pour aujourd'hui

1- Dans les premiers siècles : des communautés chrétiennes proches des pauvres

Sous le signe de la **charité** et de la **fraternité**

2- Au Moyen Age : institutionnalisation et développement

Le terme de **charité** est toujours premier ; mais on a tendance à perdre la **fraternité** (d'où l'importance de mouvements comme celui des franciscains qui le remet au premier plan)

3- Avec les temps modernes : apparition de nouveaux défis

Le terme de **charité** ne suffit plus (il acquiert alors ses accents très péjoratifs : se pencher sur, maintenir dans la dissymétrie). Met en valeur la question de la **justice** (la charité ne peut jamais être une manière d'échapper aux exigences de la justice, sinon elle aurait quelque chose de faux)

Le terme de **solidarité** apparaît (promu par le mouvement ouvrier).

Le thème de l'**Option pour les pauvres** (OPP) : un contre feu est allumé contre les dérives de la société moderne, qui fait de l'efficacité la valeur phare

4- Et aujourd'hui ?

Quels points d'attention pour l'exercice de la solidarité aujourd'hui en Eglise ?

- Ne pas oublier la source de toute solidarité : l'amour de Dieu
- A l'opposé d'un monde qui privilégie la compétition et les classements, reconnaître le rôle primordial des plus pauvres.
- Redécouvrir dans l'Eglise l'importance de la fraternité : une proximité, une simplicité les uns aux autres, plus forte que les rôles sociaux que nous jouons.
- Sortir du schéma de la sous-traitance des œuvres sociales
- Ne pas renoncer à être présents dans l'espace public

Etienne Grieu sj

Facultés Jésuites de Paris (Centre Sèvres)

Quelles formes l'exercice de la solidarité prend-il aujourd'hui dans l'Eglise ?

Ce que je propose pour répondre à cette question : un regard sur l'histoire (4 phases : Antiquité ; Moyen Age ; époque moderne ; époque contemporaine). Le but de l'opération :

- évaluer l'importance des formes de solidarité dans l'histoire de l'Eglise (permet notamment de dire si c'est pour l'Eglise quelque chose de central ou de périphérique, qui relève du cœur de la foi ou de ses conséquences)
- repérer les évolutions ; et voir comment ça oblige à reformuler les choses ; apparition de termes nouveaux (solidarité, option pour les pauvres, justice par ex.).
- Aider à nommer ce qui serait pour aujourd'hui, à ne pas oublier

a) Dans les premiers siècles : des communautés Chrétiennes proches des pauvres

Dès le commencement de l'Eglise : souci des très pauvres.

Cf. Actes des Apôtres : mise en commun des biens : « parmi eux, nul n'était dans le besoin, car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient aux pieds des apôtres » (Ac 4, 34).

Formes de solidarité issues de celles pratiquées autour des synagogues

mais aussi sans doute écho direct de la préoccupation de Jésus de Nazareth pour les pauvres et les opprimés (l'évangéliste Luc, par exemple, en fait l'axe de sa mission cf. Lc 4, 16-30).

Dans l'Eglise des premiers siècles, des formes instituées apparaissent :

- la collecte de vivres et des biens, intégrée à la célébration eucharistique ; geste liturgique (ce qu'il en reste aujourd'hui, c'est la quête). Les dons ensuite redistribués par les diacres aux veuves, aux malades et aux nécessiteux (cf. Justin *Apologie* 1 § 67).
- caisses de solidarité « pour nourrir et inhumer les pauvres, pour secourir les garçons et les filles qui n'ont ni fortune ni parents, et puis les serviteurs devenus vieux, comme aussi les naufragés » comme l'écrit Tertullien dans son *Apologétique* (XXXIX, 5-6).
- L'agapè (Tertullien, la *Tradition Apostolique*, et Cyprien de Carthage) : un repas pris le soir, accompagné de prières, auquel les pauvres étaient conviés¹.
- lieux d'accueil (Basile de Césarée par exemple crée dans son diocèse des institutions pour les malades, les pauvres, les vieillards, les voyageurs, et il fonde des écoles pour les orphelins)
- et toutes sortes de services qui, chaque fois, mettent en œuvre l'attention aux plus vulnérables.

⇔ dans l'Eglise de l'Antiquité, l'attention aux plus fragiles représente une composante non négligeable de la proposition chrétienne qui concerne, d'une manière ou d'une autre, tous les membres de la communauté.

2 indices :

- l'opération de Julien l'Apostat (*Deus caritas est* n° 24)
- les interrogations des catéchumènes (Hippolyte de Rome)

⇔ ne pas idéaliser trop, bien sûr. Mais il est très probable que les communautés Chrétiennes dénotaient par rapport à leur environnement, à cause, entre autre, de leurs pratiques solidaires.

Tout cela, sous le signe de la **charité** (ce serait vraiment le mot clé à cette époque) : le souci : rendre présent l'amour de D pour l'hté, le laisser passer.

¹ Cf. Adalbert-Gauthier Hamman, *Vie liturgique et vie sociale*, Paris, Desclée 1968, 3^e partie, p. 151-227.

Charité : désigne le moteur ultime des actions solidaires : laisser passer l'amour de Dieu dont les chrétiens ont pris conscience (ils lui donnent dès lors, consistance).

Charité : indique la source de tous les engagements solidaires : l'amour de Dieu tel qu'il s'est manifesté en Christ.

Autre terme clé des communautés Chrétiennes de l'Antiquité : **fraternité** ; dit une grande proximité du fait d'une même origine (laisse passer la joie notamment) ; et du fait de ce rapport à l'origine, une égalité fondamentale.

b) Au Moyen Age : institutionnalisation et risque de sous traitance

Dans la suite de l'histoire de l'Eglise, la mise en œuvre de la charité passe par la création d'institutions spécialisées (hôtels Dieu, maladreries, hospices, etc.) ; leur sont associées des groupes de laïcs qui souvent donneront des congrégations religieuses.

- permettent continuité, et donc aussi acquisition de savoir faire ; amorce de ce qui sera une professionnalisation : le service du pauvre ne requiert pas que du bon cœur, ça s'apprend aussi
- Un risque, évidemment : que le cœur n'y soit plus ; on nous le reprochera alors de façon terrible ; cf. le film Magdanela Sisters). Mais dans l'ensemble, l'Eglise a habité ces lieux avec cœur (cf. la popularité des sœurs)
- Autre risque, plus important : que la solidarité soit mise en œuvre dans l'Eglise sous le mode de la sous-traitance :
 - o seuls des acteurs spécialisés sont au contact de ceux qui font peur ; la majorité des membres de l'Eglise est, dès lors, moins incitée à fréquenter les pauvres.
 - o La charité risque de se vivre par procuration, en se réduisant à des dons en argent.
 - o Privés d'occasions de s'asseoir à la même table que l'humanité en souffrance, les chrétiens en viennent à ignorer leurs conditions d'existence, leurs histoires, leurs aspirations et leur espérance ; pour eux, les pauvres cessent d'être une source d'inspiration et de stimulation ; perte d'une des plus belles occasions d'entendre les appels de l'Evangile.
- Cela dit : le phénomène est longtemps compensé par des formes de proximité aux pauvres (ex : la part du pauvre) et le fait qu'une grande partie de la solidarité est prise en charge au niveau du village ou de la famille (il n'y a pas de distinction entre communauté Chrétienne et communauté villageoise ; si bien que la vie d'Eglise reste dans la proximité des pauvres).
- Le problème devient plus grave lorsque, beaucoup plus tard, les modes de vie (les rythmes de vie) déferont les communautés villageoises et distendront les liens familiaux. On risque alors de tomber dans le schéma suivant :
 - o La solidarité est du ressort d'institutions spécialisées (qui ont tendance à accentuer la professionnalisation, au risque de perdre complètement l'élan initial)
 - o Pour les chrétiens : plus du tout d'occasion de contact avec les très pauvres
 - o Effet collatéral (non moins grave) : l'Eglise tend à devenir le lieu du simple religieux.

Cela au Moyen Age, n'est pas avéré ; mais les éléments sont mis en place qui provoqueront cette conséquence (involontaire, bien entendu).

Au Moyen Age le terme de **charité** est toujours premier ; mais on a tendance à perdre la **fraternité** (d'où l'importance de mouvements comme celui des franciscains qui le remet au premier plan)

Pourquoi on a tendance à délaissier fraternité ? Parce que le terme signale que les rangs ne constituent pas la vérité ultime de ce que nous sommes. Relativise les hiérarchies sociales et politiques. Or, cela n'est pas très rassurant ; l'Eglise ne pousse pas cet aspect lorsqu'elle se sent en responsabilité par rapport à la société comme c'est le cas au Moyen Age.

c) Avec les temps modernes, apparition de nouveaux défis

- aspiration de tous à devenir acteurs et responsables de l'espace public (démocratisation)
- découverte de nos responsabilités par rapport aux structures
- découverte de l'échelle des questions : depuis des formes micro jusqu'à la dimension internationale.
- Recherches sur les manières de modifier ces structures (on se rend compte que ce n'est pas si simple : quelques expériences cuisantes comme le communisme)
- montée en puissance de l'Etat qui prend en charge de manière plus organisée et plus rationnelle, une bonne part des institutions de charité (santé, éducation) ; avec la volonté de rationaliser, au risque de ramener les problèmes sociaux à des questions techniques (terrible pour les pauvres. Cf. Michel Foucault, les institutions du grand renfermement)

⇒ les Xns sont provoqués à ne plus se contenter de pallier aux difficultés.

⇒ Le terme de **charité** ne suffit plus (il acquiert alors ses accents très péjoratifs : se pencher sur, maintenir dans la dissymétrie) ; remet en valeur la question de la **justice** (la charité ne peut jamais être une manière d'échapper aux exigences de la justice, sinon elle aurait quelque chose de faux)

⇒ De plus terme de **solidarité** apparaît ; au départ juridique ; puis repris par le mouvement ouvrier, notamment pour faire pièce à fraternité (mot qui revient dans le sillage de la révolution française, culmine au moment de la révolution de 1830 et 1848).

Solidarité fait entendre que les liens forts que permet une conscience de l'égalité se construisent : ne sont pas purement et simplement reçus. Correspond tout à fait aux accents nouveaux des temps modernes (nous sommes responsables de la société : pas un donné intangible). Avec le risque de penser que l'ingénierie sociale va résoudre les problèmes, et qu'elle permet à chacun de se sentir quitte avec la solidarité ; rendant ainsi inutiles les gestes de charité (nous baignons un peu dans ces ambiances là, malgré tout).

Donnera lieu notamment à tout le système des assurances obligatoires (maladie, chômage) ; cf. Robert Castel *Les métamorphoses de la question sociale*.

Les chrétiens mettront longtemps à intégrer ce terme : apparaît pour la première fois dans les discours de Pie XII puis à Vatican II ; mais c'est J P II qui le fait entrer pleinement dans le vocabulaire de la doctrine sociale de l'Eglise (Sollicitudo Rei Socialis)

En même temps : très intéressant de noter qu'il existe toujours une créativité étonnante de la part des chrétiens : alors que les formes qu'ils avaient pris en charge (santé, école) sont reprises par l'Etat, deviennent créatifs sur d'autres terrains :

- Education populaire (patronages – sport, culture accessibles aux jeunes de milieux modestes)
- Formation d'acteurs de la société (Action Catho)
- Lieux d'initiation à l'action collective, valorisation des échanges sociaux et culturels (centres sociaux)
- Urgences (croix rouge), puis les ONG d'aide d'urgence (Caritas).
- Soins palliatifs,
- Commerce équitable,
- Et tout près de nous : la fête des voisins
- Sans compter (et c'est peut-être le plus important) l'appel à un autre regard sur les personnes très marquées par la grande pauvreté ou le handicap : J. Wresinski, J Vanier). Fait entendre une priorité de la relation aux plus pauvres sur tout le reste. Correspond à **l'Option pour les pauvres** (OPP). Ici : un contre feu est allumé contre les dérives de la société moderne, qui fait de l'efficacité la valeur phare (dans toutes ses versions, y compris sous les régimes de gauche).

⇔ montre une belle créativité. A la fois l'Eglise intègre les contraintes de la modernité (agir sur les structures, prendre sa part de la construction de la société, élargissement des échelles) et en même temps, porte des soucis spécifiques (être avec ; prise en considération de la parole du plus silencieux, du moins écouté).

En même temps, c'est dans ce contexte que pour l'Eglise, demeurent et s'accroissent la question du phénomène de sous-traitance.

d) Actuellement

(6 traits ; et ce que ça peut entraîner comme effet ou comme réaction)

- Individualisme fort poussé (=> prise de conscience de la fragilité des individus ; peut être chemin de redécouverte de l'importance des liens ; avec le risque de les vivre uniquement sur le mode du réseau : avec ceux qui me plaisent).
- ⇔ Invite à se battre pour remettre en valeur ce qui permet de construire une personne, qui ne peut se réduire à des questions de moyens ou de techniques, mais suppose des liens vivants par lesquels nous faisons signe à l'autre qu'il compte pour nous.
- ⇔ Importance qu'il s'agisse aussi de liens non choisis (famille, voisinage, W) sinon on peut interpréter les relations comme gratification mutuelle ; or, c'est la part non conditionnelle du lien qui constitue un vrai point d'appui pour grandir dans l'existence.
- ⇔ Nous avons cette capacité d'appeler à l'existence ; un être non appelé reste dans une sorte de vide ; souffrance d'autant plus grande qu'elle n'est pas traumatique (on peut difficilement la dire).
- Critique d'un militantisme dévoué corps et âme ; mais qui risque de s'épuiser ; souci de recevoir quelque chose de ses lieux d'engagement. Formes nouvelles de militantisme (cf. Jacques Ion, *La fin des militants ?*)
- ⇔ invite à redécouvrir l'engagement social comme un lieu où l'on reçoit, où l'on est nourri. L'engagement social comme lieu de construction humaine et d'expérience spirituelle.
- Prise de conscience de la fragilité des institutions de la solidarité publique (déficit de la sécu ; chômage de masse ; école en difficulté)
- Risque d'instrumentaliser les acteurs de la société civile (pour pallier aux carences de l'Etat).
- ⇔ invite à être vigilant ; à expliciter les visées que l'on a ; à prendre conscience des points de litige que cela pourra entraîner avec les instances publiques ; à être prêt à argumenter pour défendre sa manière de faire.
- Plus grande modestie par rapport aux volontés de transformer les structures (mondialisation ; conscience de la complexité des situations ; manque de points d'appui pour des transformations politiques, du fait aussi du renoncement à réguler qui a été promu par les dernières décennies d'ultra libéralisme).
- ⇔ ne doit pas conduire à se dire : ça y est, nous en avons fini avec la question du politique ; ce serait tout simplement irresponsable. Chercher les chemins pour faire entendre dans l'espace public, les convictions qui sont les nôtres (par ex. sur le refus de réduire les Q sociales à des problèmes techniques).
- Risque de se placer dans une pure logique d'efficacité. Laisse de côté les non-rentables. Logique implacable.
- ⇔ appelle à résister à cela. Mettre au premier rang le plus petit. Cf. OPP, thème qui est venu d'Am Latine mais que toute l'Eglise reprend à son compte. Redécouvrir que la rencontre du plus faible est d'une très grande fécondité.

⇔ Quelques points d'attention pour l'exercice de la solidarité aujourd'hui en Eglise :

- Garder ou redécouvrir les points clés de l'engagement solidaire à l'œuvre depuis le début de l'histoire de l'Eglise :

- La **charité** : occasion de laisser passer l'amour de Dieu ; de le laisser se manifester (dimension sacramentelle de la solidarité : parle de la manière dont Dieu s'engage vis-à-vis de son peuple) ; ne pas avoir peur de faire cette lecture théologique de nos engagements. C'est un trait un peu nouveau (on a beaucoup insisté sur l'éthique, car on craignait d'aller trop vite vers une spiritualisation fautive ; ne pas perdre l'un mais redécouvrir l'autre). Pour les chrétiens, indispensable de ne pas oublier la source de toute solidarité : l'amour de Dieu.
- Aujourd'hui : souligner que c'est cet amour qui appelle véritablement à l'existence (et non pas le positionnement que nous obtenons à la force du poignet sur différentes échelles de grandeur) : s'oppose aux idéologies dominantes qui voient la réalité comme procédant de jeux de mise en concurrence.
- A l'opposé d'un monde qui privilégie la compétition et les classements, reconnaître le rôle primordial **des plus pauvres**.
- Redécouvrir dans l'Eglise l'importance de la **fraternité** : une sorte de proximité, de simplicité les uns aux autres, plus forte que les rôles sociaux que nous jouons (permet de relativiser ceux-ci).
- Invite à sortir du schéma de la sous-traitance ; qui représente une grosse déperdition pour l'Eglise (la majeure partie des chrétiens peuvent difficilement recevoir de la part des plus fragiles, faute de contacts ; cela ne veut pas dire que tout le monde doit avoir un engagement solidaire).
- Ne pas renoncer à être présents dans l'espace public (donne aussi de recevoir de la part d'autres acteurs qui se réfèrent à d'autres traditions : importants, comme on l'a vu pour ce qui s'est joué autour du terme de « solidarité »)
 - A partir des institutions associées à l'Eglise
 - Mais aussi par la formation d'acteurs (redécouvrir la tradition de l'Action Catholique).

Voilà, le tableau que je dresserais de la manière dont se pose aujourd'hui pour l'Eglise la question de la solidarité.

Etienne Grieu sj

Facultés Jésuites de Paris (Centre Sèvres)